

pour nous servir de traits, je tirais et tirais encore, jusqu'à ce qu'enfin l'emportasse le tout malgré les malices de ma mère me disant pour la centième fois:

— Mais cesse donc de forcer, vieux "décot!"

C'est égal, aux yeux de l'aïeul je venais bien de sortir seul mon moulin à battre, et c'était à ses suffrages que je tenais surtout.

Malheureusement, mes numéros à l'affiche n'étaient pas toujours aussi anodins, et plus d'une fois de vigoureuses corrections vinrent me forcer à modifier le programme.

Il n'y a rien, par exemple, que mon père aimait moins que de voir houpiller ses chevaux. Et moi, tout

d'après, les braves bêtes, attachées de façon à tirer en sens contraire l'une de l'autre, raidissaient leurs muscles puissants et s'élançaient de l'avant, dans un coup de coillier désespéré.

— Hue! hue donc!...  
Jamais de ma vie je n'avais joui autant. Je criais, je trépanais.

Et mes Patiras à quatre pattes de tirer de plus belle, à en faire gémir les courroies des harnais.

Mais dans ce bon monde, tout plaisir est éphémère: mon père entrant en scène, ce fut bien une autre histoire. A son tour, il se chargea de tenir le grand rôle, et pour la première fois il me tendait lui-même à ma mère, pour la râlée si bien méritée.

— "Vite la hart!"  
L'offense était capitale: on ne me laissa pas même le suprême privilège d'aller choisir l'instrument de mon supplice. Ma mère, cette fois, se chargea de cette mission et, croyez-le, ce fut plutôt judicieusement qu'elle s'en acquitta.

La correction fut magistrale: il me fallait bien reconnaître qu'elle n'était pas volée.

Qu'importe, le tour, à mes yeux, battait tous mes records, je me promis d'y revenir.

Ce qui ne manqua pas. Seulement, je mis Pierre dans mes confidences et ce fut en sa présence que j'opérai par la suite, la chance advenant. Du coup, je fus pour lui un grand homme.

Ma déchéance, toutefois, ne devait pas tarder: un beau matin, mon p'tit Pierre, avec qui je me trouvais en brouille, ne trouva rien de mieux que de me dénoncer, oubliant l'ingrat marmot, les quarts-d'heures d'enthousiasme que je lui avais fait passer.

Ce fut encore la correction: celle-là me fit retrancher à jamais de mon programme ma "souque à la corde" si nouveau-genre.

Tous mes exploits de bambin, veul-



Ainsi lesté d'un poids d'une centaine de livres

au contraire, c'était mon sport favori. Deux solides bêtes, les plus courageuses de l'écurie, me servaient surtout de souffre-douleurs.

J'avais neuf ans quand je songeai à me payer le luxe, à leurs dépens, de véritables cirques en miniature.

Un jour que mon père les avait laissées seules un instant, tout attelées, au bout de la terre, il me vint une idée perfide:

— "Tiens, si je les faisais forcer!" Aussitôt fait que pensé. L'instant



lez toutefois le croire, n'étaient pas de ces tours pendables.

A huit ans, ce furent des compliments que je méritai des parents, lorsqu'ils durent, un jour, se convaincre

A suivre sur la page 6

"Hue! hue donc!..."

## LES MEMOIRES DE LOUIS CYR

Suite de la page 5

que la nature m'avait bien fait cadeau d'une vigueur sortant de l'ordinaire.

A la fin de la journée, le troupeau de bestiaux était revenu à l'étable. En faisant le décompte de ses bêtes, mon père constata qu'il en manquait une: un veau du printemps.

On m'envoya à la recherche. Je retrouvai l'animal à environ un arpent et demi de la maison. Il était embourbé jusqu'au museau dans un fossé. Je tentai de l'en faire sortir de lui-même; je poussai, je tirai, je lui tordis la queue: nenni! Il était là bel et bien prisonnier.

Pour moi, je ne songeai pas un seul instant à abandonner la partie pour courir demander de l'aide. On m'avait dit: "Va chercher le veau", et à mes yeux cet ordre avait toute la rigide signification que revêtent de nos jours certaines circulaires de justice: "ramenez-le mort ou vif".

Je ne fis ni une ni deux: d'un effort désespéré j'arrachai l'animal de son ornière et le remis sur la route, mais il y resta étendu, trop affaibli pour remuer. Effrayé à l'idée qu'il allait me trépasser là sous les yeux comme une grosse bête, je n'hésitai plus: un nouvel effort, et il se trouva, la minute d'ensuite, hissé sur mes épaules.

Ainsi lesté d'un poids d'une centaine de livres, je franchis tout d'une traite l'arpent et demi qui me séparait de la maison où, l'un portant l'autre, nous fîmes notre entrée sensationnelle, sous les yeux de mes parents ébahis.

Cet incident fit causer bien des gens au village de Saint-Cyprien. Il n'y a pas très longtemps qu'on m'en parlait encore, chez les anciens de là-bas.

Ma mère, de ce jour, eut des tendresses à part pour son "gros Louis"; j'étais devenu le favori de la maison. Si je m'étais par la suite contenté simplement de tout mettre sans dessus au foyer, ma cote n'eût jamais subi de baisse.

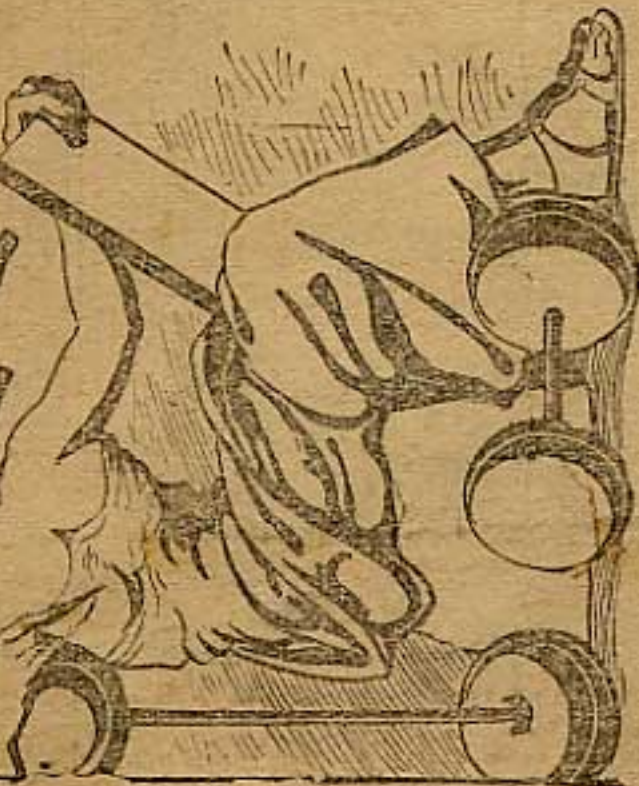
Mais il y eut le truc des chevaux, et peu goûté de mon père, et bien d'autres encore tout aussi impopulaires. Ce qui fit que jusqu'à l'heure de mon entrée à l'école de Saint-Cyprien, jeus amplement le temps de trouver des fredaines à explorer.

(A suivre samedi prochain)  
Pour copie authentique.

L. Cyr



# LES MÉMOIRES DE LOUIS CYR



## L'HOMME LE PLUS FORT DU MONDE

### PREMIERE PARTIE

#### Enfance et Adolescence

#### RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Louis Cyr, au foyer, a grandi en écoutant les récits des exploits accomplis par les fiers-à-bras qu'on't connus son bisaitiel et ses grand' pères. — Dès sa première enfance il voit accomplir par les siens des tours de force qu'il rêve d'égalier plus tard. — Aussi, formé à cette école, se met-il de bonne heure à l'oeuvre, devenant l'enfant terrible de la maison, au grand désespoir de sa mère.

#### CHAPITRE III

Non séparé pour l'école du village. — Les petits sermons de mon père. — Martin, le modèle des insoumis. — Les tournois et les luttes. — Ma première communion.

Je venais d'avoir neuf ans. Un beau soir, mon père me fit ve-

ment réclier du b-a-ba, sous la férule d'un magister. Il fallait bien toutefois me réapprendre. L'automne était venu, plus rien à faire aux champs: c'était l'époque pour tous les fils de cultivateurs d'aller voir M. Martin, à son école du village.

Ce soir-là, je me couchai le coeur gros. Ce que m'apportèrent les songes je ne saurais le dire, mais le cauchemar de M. Martin dut hanter toutes mes heures de sommeil.

Le lendemain, ma mère était à l'oeuvre, mettant toute sa sollicitude à confectionner le complet d'étoffe du pays qui devait être mon principal ornement le grand jour venant.

M. Martin me vint à bras ouverts. C'était un bien digne homme, qui ne portait pas de lunettes, qui n'avait rien du pédagogue de mes cauchemars. En dépit de sa sévérité, ses élèves l'adoraient. C'était, lui aussi, un fervent de la force physique, et aux heures de récréation il enseignait volontiers à ses bambins ce qu'on appelait le "tir au bâton", ou bien encore la lutte à bras-le-corps telle qu'on la pratiquait à Saint-Cyprien. Ce furent celles de ses leçons que je goûtai le plus.

Mon apparition à l'école n'eut rien qui fit sensation outre mesure: ma réputation ne dépassait pas encore les quatre murs de la demeure de mes parents, où mes exploits se mesuraient au nombre des semences reçues.

M. Martin, les heures de classe passées, organisait lui-même des tournois: il y avait là, parmi ses champions en herbe, Cyprien Hébert, Joseph Grégoire, les frères Lamoureux, Dolphis et Silvio Grégoré et que d'autres petits camarades encore, en grand nombre disparus aujourd'hui.

Avant tout, c'étaient des hommes que notre bon instituteur travaillait à former. — et il a bien rarement manqué son coup.

Mon père, il semble, avait dû lui parler un brin de moi, car dès le premier jour M. Martin me dit, en présence des compagnons:

— "Écoute, mon "gros" Louis, tu vas t'essayer".

Je ne demandais pas mieux, vital-

ment; le baronnet péaninois: — "Mais, ils sont un peu grands pour moi".

— "N'importe, je connais l'histoire de ton veau".

Et je me décidai. On me fit passer par toutes les épreuves, contre les petits, contre les gros, avec le résultat que le lendemain de mon entrée on m'avait sacré le "bully" de la bataille. Cet honneur eut pour effet de me concilier pour de bon l'estime de M. Martin, qui bien des fois, par la suite, ferma les yeux sur mes fredaines.

Je passai tout l'hiver sous sa férule, tournant comme les autres les pages d'A. B. C., mais goûtant certes plus de plaisir à organiser concours et tournois.

J'avais mon petit entourage de camarades de choix: les fiers-à-bras en miniature. C'étaient ceux-là que j'ai menés, la classe terminée, à la demeure de mes parents, pour les faire tout tristes, et je posai contre cette tige sur mon tréteau chargé de fi-chue saïcou des semelles qui m'arrêtaient. Ils s'y attelaient, trois, même à la fois sans, bien souvent, parvenir à emporter le morceau. Mon tuteur,

#### M. AUCLAIR ME FIT VENIR.

orgueilleux alors, c'était, au profond désespoir de ma mère, de pouvoir accomplir sans aide le tour de force de faire au moins bouger un peu le fardeau. C'était là le couronnement de ma journée.

Mon premier stage à l'institution de M. Martin s'écoula tout de cette façon. Au printemps, ce fut le retour aux champs, car il fallait tous les bras à la besogne.

A cette occasion, nouveau sermon de mon père:

— "Demain, tu resteras tel. On va avoir besoin de toi pour la ferme tout l'été. M. Martin n'a dit qu'il était content de toi, ça c'est bien." C'était en somme l'inverse de ce qui m'avait, quelques mois auparavant, plongé dans un si vif espoir. Mais il se trouvait que j'y avais pris goût, miniature. C'était de l'école: la nouvelle division de mon père me rendit encore tout triste, et je posai contre cette tige sur mon tréseau chargé de fi-chue saïcou des semelles qui m'arrêtaient. Ils s'y attelaient, trois, même à la fois sans, bien souvent, parvenir à emporter le morceau. Mon tuteur,





Pour deux années encore le même manège se répéta : à l'école dès les premières neiges, de retour à la char- rue avec les jours de printemps.

Quand j'eus onze ans, on me jugea devenu assez sage pour faire ma première communion et recevoir la Confirmation.

C'est le vicaire de Saint-Cyprien, M. l'abbé Auclair, maintenant curé de Saint-Jean-Baptiste de Montréal, qui avait la mission de préparer les enfants de la paroisse à ces deux grands événements de leur existence. Nous nous trouvâmes réunis en grand nombre autour de lui. On y rencontra jusqu'à des gaillards de dix-sept et même dix-neuf ans.

C'est qu'à cette époque la cérémonie de la Confirmation n'avait pas lieu, comme aujourd'hui, chaque année dans les paroisses. Il eut fallu à Mgr Bourget tous ses instants pour pouvoir parcourir ainsi à dates fixes les villages de son immense diocèse.

Avec les compagnons nouveaux que les leçons de catéchisme de M. l'abbé Auclair avaient réunis, ce fut pour moi un nouveau bal qui commença. J'étais devenu alors un solide gars de plus de cent quarante livres, et les camarades de mon âge m'avaient confié la tâche de les défendre contre les avanies des aînés.

J'acceptai avec empressement, et pour bien établir mes titres à ces nouvelles fonctions je lançai un défi à tout venant, en champ clos. Veuillez croire qu'il ne s'agissait pas là de se creper le chignon comme des mégères en furie : non, il n'entraît aucune animosité dans nos luttes épiques :

vainqueurs et vaincus n'en restaient pas moins bons camarades.

En moins d'une semaine, j'avalai fait mordre la poussière à tous les "géants" de la classe ; entre deux leçons sur la création du monde ou les péchés d'Adam et Eve, c'étaient nos duels qui s'organisaient. A tel point que le bon vicaire Auclair finit par en perdre patience. Les remontrances sévères ne me furent pas ménagées ; ma mère, prévenue, dut se mettre de la partie, et comme suprême ressource on me menaçait d'ajourner "sine die" ma première communion.

M. Auclair me fit venir : — "Entends bien ceci, mon enfant" dit-il tout paternellement : tu n'as bien ton catéchisme et tu es un brave bambin, mais le Bon Dieu ne saurait te bénir si tu persistes à ne pas être plus sérieux et à faire de la cour de l'école une véritable arène à combats de coqs."

Moi, je tournais ma "tugue" entre mes doigts. J'aurais bien voulu protester que tout cela c'était "pour rire", mais la perspective de perdre les bénédictions du Bon Dieu et d'être en outre congédié pour l'année faisait sur mon cerveau d'enfant une trop vive impression pour me permettre même de desserrer les dents. Je me retirai le cœur gros mais plein de bonnes résolutions.

Malheureusement, il en restait encore un que je n'avais pas "tâté", un grand garçon nommé Fouché.

Quelques jours à peine après ma fameuse conférence avec M. le vicaire

A suivre sur la page 6

## LES MEMOIRES DE LOUIS CYR

Suite de la page 5

re, il arriva à Fouché de maltraiter un de mes protégés. J'ignore quel mauvais diable me poussa, mais je ne trouvai rien de mieux que d'intervenir en l'occurrence.

Fouché ne l'entendit pas de cette oreille-là ;

— "Arrête un peu, mon petit Cyr", dit-il, s'avancant menaçant sur moi. "Je vais t'arranger".

On fit cercle autour de nous. A entendre mon adversaire parler de m'"arranger", la moutarde m'é-tait montée au nez, et tous mes partisans ressentirent comme moi l'injure.

Adieu alors, saintes résolutions ! J'empoignai Fouché, le ceinturant de mes deux bras ; lui, qui était de plus haute taille, me saisit par le cou, et tirant poussant tous les deux nous fâmes, bientôt dans la poussière. Plus prompt que l'éclair, je me retrouvai sur pied, j'eus la chance de le ceinturer de nouveau et avant qu'il eut pu se garer, je lui donnai un tour de reins.

Mes partisans me firent une ovation, mais M. le vicaire, lorsqu'il apprit la chose, se refusa, naturellement, à chanter sur le même ton.

Ce fut tout un scandale parmi la gent scolaire, et je suis certain que n'eut été la date très rapprochée des grandes cérémonies attendues, mon nom serait allé orner le livre noir des "préparants".

J'avais douze ans, lorsque pour la dernière fois, un beau soir de printemps, mon père commença pour la

troisième fois son cher sermon :

— "Demain tu resteras ici... Nous avons besoin de tes bras... M. Martin me dit qu'il est content de toi", et tout le reste.

C'était la fin de mes études. Je quittais l'école après avoir vaincu tous les camarades au tir au poignet, leur avoir fait mordre la poussière dans nos luttes à bras-le-corps, et que sais-je encore ? mais quant au bagage de grammaire et de géographie, j'avoue que je l'eusse plutôt facilement tenu dans le creux de ma main.

Plus tard, dans la vie, j'ai eu quel-ques chances de reprendre le temps perdu sous ce rapport et me suis toujours efforcé d'en profiter.

Chers souvenirs de mon école de village !... Le bon abbé Auclair, Martin, le modèle des instituteurs, tous les camarades, compagnons de mes jeux et de mes frasques toujours rudes, mais toujours innocentes, c'est avec émotion que je me rappelle leurs noms. Ici, dans ma solitude, dans ces heures de mon repos, je prends un intense plaisir à revivre les instants passés à leurs côtés.

(A suivre samedi prochain)

Pour copie authentique.

*L. Cyr*



CE QU'ON APPELAIT LE "TIR AU BATON".



NOUS LUI LANÇIONS LE HUE! TRADITIONNEL.



# Les Mémoires de Louis Cyr

## L'Homme le plus fort du Monde



### PREMIERE PARTIE Enfance et Adolescence

#### RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Louis Cyr, au foyer, a grandi en écoutant les récits des exploits accomplis par les fiers-à-bras ou'on connaît son bésiau et ses enfants il voit accomplir par les siens des tours de force qu'il rêve d'égaliser plus tard. — Aussi, formé à cette école, se met-il de bonne heure à l'oeuvre, devenant l'enfant terrible de la maison, au grand désespoir de sa mère. — On l'envoie enfin à l'école de l'instituteur Martin, où les petits compagnons le choisissent pour leur "bully". — Il fait sa première communion.

#### CHAPITRE IV

Mi sortie de l'école et mon retour définitif aux champs. — P'tit Pierre et mon école. — Le "tour du cheval". — Sous les yeux de mon père. — Après l'A-B-C, ce fut la charrie. Je repris le régime de la maison, regrettant fort d'être "vietu" de

trois ans. Pierre avait sournoisement profité de mes absences pour voler le régime de la maison, au milieu d'eux entièrement étranger. A mon âge, douze ans, je ne m'en souciais guère, il est vrai: mes exploits accomplis à l'école de M. Martin m'avaient bien convaincu que j'étais un grand homme. Au reste, j'étais plutôt orgueilleux d'avoir comme successeur au foyer "p'tit Pierre", mon favori. Pour ses huit ans, à mes yeux, il savait faire bien les choses: la hant surtout ne l'effrayait pas trop. Aussi, quand je parlais chaque jour, pour les champs, je savais que la place était laissée bien gardée.

Mon père possédait cent arpents de terre. La tâche la-dessus était rude à accomplir. Dès mes adieux à la classe, mon père m'en donna ma large part. Il me dit: — "Tu es gros et fort, il faut que tu travailles autant que moi."

C'était la troisième période de mon enfance qui s'ouvrait: celle de la vie aux champs. Debout dès le soleil levant, c'était pour moi, dès l'âge de douze ans, des jours entiers passés aux labeurs de la ferme.

LA PRESSE SAMEDI 7 MARS 1908

ceci me connaissait. Mon père était, la fois, les mains liées avec un moulinet fier de me voir, à mes douze ans, maître de la charrie. Entretiens, je profitais des heures de loisir que pouvaient me donner les jours de mauvais temps pour rencontrer les camarades connus à l'école de M. Martin, les défer encore et me mesurer avec eux. L'orgueil de ma vie était de les forcer à s'avouer vaincus, dans tous les tours de force à exécuter. Mes récréations favorites, c'étaient celles que j'employais à tirer au pigeon avec eux: je les prenais deux à deux.

Je tenais à avoir toujours Pierre à mes côtés pour assister à mes triomphes, ou même à mes défaites. Je voulais lui infuser un peu de combativité. Souvent, je alors que plus tard mes leçons de bambin dussent porter leurs fruits dans nos courses, à lui et à moi, de par le monde? Ma mère n'était pas de cette opinion: elle me disait: "C'est un peu de la force à perdre."



"LAISSEZ DONC FAIRE".

— "Tu es en train d'en faire un peu, roil à toi", ne cessait-elle de répéter. Pierre, invariablement, à chacune de ces apostrophes, avait dû mettre à son crédit quelque frasque méritant la correction que tant de fois j'avais goûtée moi-même.

A quatorze ans, je pesais déjà cent soixante livres. Ayant pour moi le poids, je résolus de tenter le tour de force que j'avais vu bien des fois exécuté par des gens des fermes voisines: celui qu'on appelait le "tour du cheval".

C'était simple à concevoir: il s'agissait de jeter un harnais sur le dos de la bête et d'accrocher au tout un timon auquel nous nous accrochions nous-mêmes des deux mains.

Les pieds appuyés alors sur le seuil de la porte de l'écurie, nous lançions au cheval le hui! traditionnel qui le faisait s'élaner de l'avant: il s'agitait pour nous de le retentir et de le faire même fléchir sur ses quatre jarrets.

Ce ne fut pas, cette fois, ma bête favorite que je choisis aux débats: je cherchai au contraire dans l'écurie la moins fringante de toutes. Naturellement, ce fut encore une absence de mon père au marché de Saint-Jean qui m'inspira l'idée de m'essayer.

Ma première expérience fut pour moi un encouragement à recommencer. Après trois ou quatre tentatives, j'étais à peu près maître de la situation, je puis même me hasarder à échanger ma bête pour une plus courageuse encore.

Alors, j'invitai Pierre à être témoin de mon exploit. — "Tu sais, par exemple," lui dis-je, "si tu parles"... Et le geste illustre la menace que je voulais lui faire. P'tit Pierre fut émerveillé. Son enthousiasme éclata, au point qu'il me suggéra d'aller chez les voisins lancer de nouveaux défis, me promettant de venir m'applaudir.

Je fus enchanté d'un tel progrès chez mon "élève" et ne tardai à me rendre à ses désirs. Mes voisins, c'était Comeau, c'était mon cousin Bourgeois, aujourd'hui capitaine de police à Montréal: c'étaient bien d'autres fiers gars encore, plus âgés que moi pour la plupart, mais avec qui j'avais fait connaissance pour de bon à l'invitation de M. Martin.

Bourgeois avait trois ans plus que moi. Il demeurerait à un mille de "chez nous". C'était un des fiers-bras de ceux de son âge: dans des parages environnants, il avait déjà une renommée. Ce fut un de ceux qui parvinrent à exécuter mon exploit: la plupart des autres camarades durent mettre leur drapeau dans leurs poches.

Parfois, ils étaient deux qui unissaient leurs efforts, excitant la grande hilarité des "plus forts" quand c'était le cheval qui l'emportait sur eux et les faisait voler en l'air dès le premier élan.

Pendant plusieurs mois, ce fut la notre sport favori, mon unique distraction étant de ne pouvoir inviter les camarades à venir "opérer" avec les chevaux de mon père. C'est que je ne me donnais guère la chance de faire des poltesses.

Je crois bien toutefois qu'à cette époque mon brave père m'aurait pardonné bien des fredaines, car à plusieurs reprises déjà j'avais vu l'occasion de lui faire répéter: — "Tu en seras, toi aussi, des Cyr."

Un jour, nous revanions ensemble des champs. Nous suivions une charrette chargée d'environ soixante-quinze boîtes de foin. Le tout pesait bien mille livres, sans compter le poids de la voiture. Soudain, une des roues se détacha et nous voilà en panne: la charge entière menaçait d'aller s'éparpiller dans le chemin.

— "Allons, dit mon père, il faut recommencer."

Et il se met en train d'enlasser les boîtes de foin sur le bord de la route. Cette tactique ne me sourit guère: — "Laissez donc faire", lui dis-je, "il y a d'autres moyens de réparer l'accident."

En dépit de ses protestations et malgré de ses moqueries, je m'arabonit sous le fardeau, pour le soulever sur mes reins, pendant que mon père se place dans l'esten la robe qui vient ainsi de fausser compagnie à la charrette de la ferme.

De retour à la maison, mon père n'eut rien de plus pressé que de raconter l'incident. Il ne lui plaisait guère, et il me le répétait, de me voir user trop libéralement des muscles que la nature m'avait données, mais au fond son orgueil de bon papa y trouvait bien son compte.

Jusqu'à, c'était au foyer seulement que j'avais eu l'occasion, nous les yeux des parents, d'exécuter mes "bons" tours: l'occasion ne devait pas tarder toutefois, pour moi, de leur faire regretter de m'avoir adressé si souvent leur éternel reproche: "Pourquoi forcer ainsi vieux péot?" (A suivre samedi prochain)

LA PRESSE SAMEDI 7 MARS 1908

UQAM





# Les Mémoires de Louis Cyr

## L'Homme le plus fort du Monde

LA PRESSE SAMEDI 21 MARS 1908.

### PREMIERE PARTIE

#### Enfance et Adolescence

(Suite)

#### RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Louis Cyr est élevé au sein d'une famille où on lui enseigne le culte de la culture physique. — Il fait le désespoir de sa mère en cherchant sans cesse à imiter les exemples des fiers-à-bras qu'il a eus devant les yeux. — A l'école de son village, ses compagnons le choisissent pour leur "bully." — De retour à la vie des champs, il accomplit les premiers exploits qui attirent sur lui l'attention des gens de Saint-Cyprien.

#### CHAPITRE V.

Le départ de ma famille pour Lowell. — Ma première maladie. — A la manufacture "Sophocle" et dans les champs de M. Bawdy. — Les mauvais tours de deux Yankees.

Un jour vint où je dus dire adieu à mon bon village de Saint-Cyprien. Après avoir longtemps délibéré, avec ma mère, au coin du feu, mon père nous dit, un beau matin, la grosse nouvelle: —

— "Nous partons pour Lowell." Ce fut pour moi, sur le moment, comme l'annonce d'un deuil.

Quitter le village natal, c'était laisser derrière moi toute la petite épopée de mes frasques d'enfance; me séparer des compagnons sous les yeux de qui j'avais accompli mes premiers exploits de bambin; courir chercher la vie bien loin des champs que j'adorais, des campagnes que tant de fois j'avais parcourues aux côtés de mon père.

Il me fallait bien toutefois me résoudre: la décision des parents était irrévocable; un beau-frère de mon père demeurant à Lowell lui avait écrit que là-bas tout était or et argent, que dans les rues coulait un Pactole. Et on s'était dit, chez nous: —

— "Pourquoi toujours ici, derrière une charrue, à peine du lever au coucher du soleil? ... Là-bas, ce sera la richesse plus aisément acquise".

Les quelques jours qui nous séparaient du départ, je les employai en grande partie à rendre aux caharades les dernières visites, — sans oublier en même temps le bon vicaire Anciaux et M. Martin, l'instituteur.

Cependant, à cette époque, — nous étions au mois de novembre, — je venais d'avoir, mes quinze ans. Déjà j'avais mes petites ambitions et, disons le mot, peut-être aussi mes petites prétentions. Il me semblait que dans la paroisse de Saint-Cyprien il ne pouvait plus se rencontrer de gars de mon âge pour me faire face, aux tours de force à exécuter. Le rêve de rencontrer à Lowell, dans une grande ville, des adversaires nouveaux à qui parler et à vaincre fut ce qui me consola des adieux à faire aux campagnes de mes jours d'enfance.

La terre paternelle louée à des voisins, nous partîmes. Il fallait voir, en route, P'tit Pierre et tous les "jeunes" ouvrir des yeux grands comme ça devant tant de choses nouvelles à admirer. Moi qui si souvent étais allé au marché de Saint-Jean, je me donnais les airs d'un homme qui a tout vu et tout connu.

Les premiers incidents de mon arrivée à Lowell avec ma famille ne furent guère pour moi d'heureux augures. A peine y étions-nous installés que je tombai malade, des fièvres ty-

phoïdes. Pendant plusieurs jours on désespéra de mon sort; je puis me vanter d'avoir vu là la mort de près. Pendant deux mois je restai cloué sur un lit de souffrances. La robuste constitution dont la nature m'avait doué triompha toutefois du mal; mais quand sonna enfin pour moi l'heure de la convalescence, mon poids était réduit de cent soixante-cinq à quatre-vingt-dix livres.

En moins de six mois toutefois les forces et l'embonpoint m'étaient revenus. Au cours de cette convalescence, je n'en continuai pas moins toute une série d'exercices physiques, agrémentés de bains quotidiens dans la rivière Merimac et de repas pantagruéliques pour lesquels mon appétit de fer me servait d'apéritif.

A l'âge de seize ans, à ce régime, j'en étais rendu à peser deux cent cinquante livres.

On ne manqua pas, certes, de me considérer alors assez bien rétabli pour aller rejoindre à la manufacture mon père et mon petit frère Pierre.

C'était la manufacture de coton "Sophocle": on m'y confia quatre métiers à tisser. Dire que ça m'allait bien de manoeuvrer ces machines-là, ce serait de la vantardise. Je me fusse senti plus "chez nous" avec des fardeaux à soulever et des copains à rencontrer pour "tirer au bâton", comme autrefois, à l'école de Saint-Cyprien. On dut me trouver plutôt gauche à la besogne.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que la vocation me manquait entièrement: cette vie de déteu eut pour résultat de provoquer chez moi de fréquentes et abondantes hémorragies. Tant et si bien que deux mois après mon entrée, je faussais compagnie à mes patrons de la "Sophocle", pour aller prendre de l'emploi chez un cultivateur du nom de Bawdy, un bon vieil Américain dont les immenses fermes étaient situées à cinq ou six milles de Lowell.

Il y avait là une véritable armée d'employés, fiers gaillards et braves coeurs.

J'y étais le seul Canadien-français, mais n'empêche que je m'y retrouvai bien chez nous, dans cette vie libre et vaste des champs, toute de durs labours et de vivifiantes énergies.

Ce n'est pas de l'effet que je veux ici produire; à qui parmi nous tous, Canadiens-français, l'indépendance et le vrai bonheur, si ce n'est à l'homme des champs? Je suis venu vivre de mon repos, à Saint-Jean de Matha, d'abord parce que le souvenir de mes premières amours m'y a ramené, mais de plus, encore, pour y trouver cette existence qui me rappelle les jours heureux d'il y a trente ans, sur la ferme paternelle de Saint-Cyprien.

Chez M. Bawdy, on travaillait dur, et le patron donnait tout le premier exemple de l'ardeur à la tâche. Les



Louis Cyr à l'âge de 16 ans.

phoïdes. Pendant plusieurs jours on désespéra de mon sort; je puis me vanter d'avoir vu là la mort de près. Pendant deux mois je restai cloué sur un lit de souffrances. La robuste constitution dont la nature m'avait doué triompha toutefois du mal; mais quand sonna enfin pour moi l'heure de la convalescence, mon poids était réduit de cent soixante-cinq à quatre-vingt-dix livres.